

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 25

Artikel: Un peau de statistique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256180>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

villages de la plaine passait comme l'haleine furieuse d'un géant courroucé.

Le paysan est accoutumé à ces caprices de la nature. Sous l'ouragan tout dormait à Clarière. Le village semblait mort. Mort aussi le hameau que faisaient, à une portée de fusil du village, la masse noire de l'église avec sa haute vieille tour en forme de bâtière, et deux ou trois humbles demeures blotties à ses pieds, tout contre le cimetière.

Dans une de ces chaumières demeurait le bonhomme Tourouve, à la fois fossoyeur, jardinier, sacristain et serpent de la paroisse.

Le serpent peu connu des jeunes générations, était un instrument bizarre, de la forme et de la taille d'une grosse anguille, rendant des sons boiseux et pâteux, et qui accompagnait les chœurs à l'office, ramenant dans la bonne voie ceux dont la voix s'en écartait par trop. Ces fonctions étaient dévolues de temps immémorial à Pierre Tourouve, qu'on ne connaissait dans le pays que sous le nom du serpent ou plutôt *sarpent*, car ainsi prononce-t-on par là.

Le serpent avait une fille, une belle fille de vingt ans, Catherine.

Catherine, cette nuit-là, comme mue par un secret pressentiment, se réveilla en sursaut.

La tempête commençait à se calmer. C'était maintenant la pluie seulement, la pluie drue, serrée, smptoyable, intarissable, la pluie qui ne s'arrêtera jamais, la pluie du déluge, la pluie des quarante nuits.

Catherine l'écoutait tomber, en se disant qu'on était tout de même joliment bien, par ce temps-là, entre ses draps de grosse toile, et se rencognait frileusement.

Tout à coup, elle se dressa sur son matelas de feuilles sèches, et prêta l'oreille.

Qu'entendait-elle ? C'était bien le clapotis précipité de la pluie sur le sol et sur les herbes détrempées. C'était bien le glou-glou des mille petits ruisseaux qui tombaient de chaque brin de chaume de la toiture.

Mais il y avait autre chose.

Comme un bruit mou de foule silencieuse. Comme un frôlement mystérieux. Comme le piétinement muet de fantômes qui passent.

Catherine crut d'abord que c'étaient les morts qui revenaient et qui se promenaient dans le cimetière.

Le bruit continuait, sourd, inquiétant ; parfois l'averse dominait tout ; parfois des gouttes de pluie, en tombant, rendaient un son métallique.

La fille du serpent était une gaillarde qui n'avait pas peur.

Silencieusement elle se leva et alla à la fenêtre.

Dans la nuit noire quelque chose se mouvait.

Ecarquillant les yeux, peu à peu se faisant aux ténèbres, elle vit enfin et comprit, et le cri qu'elle allait pousser, refoulé vers son cœur, le sera d'angoisse.

Des hommes passaient dans le noir, en foule, en foule. Ils avaient des chapeaux à cornes : sur leurs épaules ils portaient leurs fusils et leurs souliers, car ils marchaient nu-pieds, pour ne pas être entendus. Quelques-uns étaient à cheval, et ceux-là ne faisaient pas plus de bruit que le cheval de la Mort, dont nul n'entend le galop, car les fers de leurs chevaux étaient émaillottés de laine.

Et ils passaient, ils passaient toujours, sans un mot, sans un chuchotement. Un défilé d'ombres.

Nul doute. C'était les bleus ! Les bleus qui s'en allaient surprendre à A..., à quatre lieues de là, les chefs blancs endormis. Et s'ils passaient par l'église, au lieu de traverser le village, c'était pour être plus sûrs de n'être pas vus.

Catherine enfila vivement une jupe, enveloppa dans son châle, — le châle brun et vert des paysannes mancelles, — sa tête et ses épaules, prit à un clou une grosse clef, et nu-pieds elle aussi, insouciant de la pluie qui tombait toujours, sortit de la maison par la porte de derrière, qui donnait sur le cimetière.

Les derniers soldats bleus étaient à peine passés et s'enfonçaient dans le noir de la plaine, que du clocher de Clarières s'éleva la clameur de la cloche, éveillant tous les échos, brisant le lourd silence de la nuit.

La cloche sonnait, pressée, pressée, à grands coups. Ce n'était pas la lente sonnerie triste des trépassés, ni le grave rythme des offices, ni la gaie cadence des épousailles ; c'était le coup précipité des terreurs et des calamités, le battement affolé, l'appel aux armes !

Le tocsin !!

Puis subitement il s'arrêta, net.

Et peu après la cloche sonna encore deux ou trois coups, mais violents, heurtés, convulsifs, étranges, comme une cloche agonisante qui pousserait un cri d'horreur.

Et à ce cri d'agonie voilà que de la plaine, de la plaine noire et russelante, d'autres voix répondent. D'autres clochers clament leur tocsin.

Voilà que le tocsin sonne à Branville, et à Bouissières et aux Ormaux, et partout. On ne les entend pas d'ici, mais les six paroisses d'A... sonnent aussi. Clarières seul ne sonne plus.

Et toute la plaine se lève. Les faux surgissent dans la nuit. Les chemins sont pleins de gars qui courent en criant : « Aux bleus, aux bleus ! Tue ! tue ! Vive le roi ! »

Et les bleus sont pris comme loups en piège. Ils se défendent mal. La pluie mouille la poudre, mais n'ébrèche pas les faux. Presque tous y passent ; aux premières lueurs de l'aube on put voir les autres s'enfoncer en désordre dans la forêt, suivis de près par les chouans. Il ne dut pas en réchapper un seul. Ce fut un beau carnage.

* * *

Le serpent courut à l'église pour voir qui avait bien pu sonner le tocsin.

La porte était ouverte.

Il entra, leva les bras en l'air et tomba à la renverse.

Au milieu de l'église le corps de sa fille se balançait, pendu à la corde de la cloche.

Aux premières volées, les bleus d'arrière-garde avaient rebrousse chemin et s'étaient précipités sur elle. — Ah ! tu veux sonner, vermine ! Eh bien, sonne à ton aise, maintenant !

Et ils l'avaient pendue sans autre forme de procès.

Les guerres civiles comptaient une héroïne de plus.

JEAN BERTOT.

Un peu de statistique

Voulez-vous savoir quelle est, approximativement, la population totale du globe ?

— Passé 1 milliard 400 millions d'habitants, autrement dit, passé 1400 millions, dont, en chiffres ronds, 820 pour l'Asie, 360 pour l'Europe, 164 pour l'Afrique, 122 pour l'Amérique et 11 pour l'Océanie.

Désirez-vous que je vous dise combien de langues on de dialectes l'on parle, et combien de religions l'on professe dans le monde entier ?

— Respectivement près de 3000 et plus de 1100.

Ajouterai-je quelle est la moyenne de la vie humaine dans tout l'univers ?

— Trente-deux ans et demi.

La statistique donne-t-elle la proportion dans laquelle certains âges sont atteints ?

— Oui : elle établit que le quart des personnes meurent avant la septième année de leur existence, et la moitié avant leur dix-septième année ; que six sur cent parviennent à 60 ans, deux sur cinq cents à quatre-vingts, et une sur mille au-delà.

Sait-on à peu près combien il y a de morts chaque année ?

— Oui : 33 millions ; soit environ quatre-vingt-onze mille par jour, trois mille sept cent trente par heure, soixante par minute et par conséquent une à chaque seconde. Pour l'Europe, c'est en Hongrie que la mortalité est la plus forte, et dans les pays du nord, Suède, Norvège, Russie, qu'elle est la plus faible. La France est dans la moyenne.

Enfin a-t-on les chiffres approximatifs des naissances annuelles ?

— Oui encore : elles s'élèvent à 38 millions, donnant donc un excédent de 5 millions, sur les décès.

La terre, comme on le voit ne se dépeuple pas. Il est vrai qu'il lui reste de la place pour un bon surcroît de population. D'ailleurs, les épidémies et la guerre exercent de temps en temps leur œuvre de destruction, et réduisent cet accroissement annuel à des proportions beaucoup plus modestes.

Travaux du mois de juillet

Basse-cour. — Soins d'hygiène, à cause des grandes chaleurs ; laver les perchoirs à l'eau phéniquée ; renouveler souvent l'eau de boisson, tenir les abreuvoirs à l'ombre ; remplacer les grains trop échauffants par parties de son et de farine d'orge mouillée ; farineux aux poulets destinés à la vente ; aux canetons ; escargots, limaces pâtées et salades. — Récolter les plumes des canes qui ne pondent plus. — Aux pigeons, donner sarrias, vesces, chénevis ; aux mères lapines, chaque matin, une poignée d'avoine ; aux pintadeaux, une patée de pain trempé, pommes de terre cuites, légumes, rognures de viande crue, et tout haché et mêlé, avec un peu d'oignon haché.

Agriculture. — Moisson : Pour aller vite en besogne et éviter les pertes résultant de l'égrainage, employer les instruments mécaniques : moissonneuse simple ou moissonneuse suivant les situations. En cas de nécessité du javelage ayant la rentrée de la récolte, mettre les céréales en moyettes ou en dizeaux. — Après la moisson, déchaumage ou labour superficiel pour détruire les plantes salissantes et préparer les terres à recevoir les cultures dérobées d'automne constituées par des semis de raves, navets, rutabagas, turneps, moutarde blanche (celle-ci peut-être enfoncée comme fumure verte, six semaines ou deux mois après le semis), lupins, vesces, pois blancs, gesses, trèfle hybride et lupuline, leur donner à toutes engrais phosphatés et surtout potassiques. — Récolte des féveroles, des vesces et du lin. — Continuer les binages des plantes-racines. — Herser huit jours après les navets et carottes semés en lignes et qui n'ont que 5 ou 6 feuilles ; employer la houe à cheval. — Extirper et brûler l'agrostis, l'avoine à chapelet et le chiendent. — Terminer la préparation des terres pour les pépinières de colza. — Seconde coupe des luzernes pour et trèfles. — Arro-